



Les Kalash de l'Hindukush pakistanais

Dernières voix autochtones au pays de l'islam radical



©Ocho Daehumy

Légende :

Vue d'ensemble de la vallée de Chitral, tout prêt des vallées kalash

Note :

¹ On considèrera que la communauté Kalash inclus les membres suivant la religion traditionnelle par opposition aux membres convertis à l'Islam. Bien qu'aucune statistique officielle ne chiffre précisément leur nombre, on l'estime actuellement à une poignée de milliers seulement, alors que le nombre de Kalash islamisés reste quand à lui bien supérieur et sujet à une fréquence de conversions constante.

Rares sont les touristes qui s'aventurent aujourd'hui sur les pentes raides des montagnes des provinces frontalières du nord ouest pakistanais (NWFP) réputées autant pour leur prolifération de madrasas fondamentalistes que pour la présence des camps d'entraînement djihadistes actifs au Kashmir voisin.

Dans cette région à la réputation radicale survit pourtant un peuple qu'on a longtemps voulu assimiler aux descendants d'Alexandre le Grand.

Un peuple dont la langue, la culture et la religion sont restés préservés au milieu d'un océan d'islamisme où les coutumes et traditions locales ont bien souvent été annihilées au dépend d'une observation stricte des préceptes du Prophète

Un "monde de païens" au "pays des purs"

"*Kafiristan*" : c'est ainsi que l'on désigne communément les trois vallées où vivent aujourd'hui les Kalash dont le nom est associé à la longue tenue noire caractéristique des femmes du groupe. Le mot *kafir* désigne en arabe les non croyants, ou plus vulgairement les infidèles, c'est-à-dire tous ceux qui refusent d'obéir aux préceptes de l'islam.

C'est le cas des quelques 4000¹ Kalash qui continuent irréductiblement à suivre la religion de leurs ancêtres au "*pays des purs*" où l'islam est religion d'Etat.

Le Kafiristan constituait au 19^{ème} siècle un ensemble géographique formé autour des montagnes de l'Hindukush dont la particularité provenait de la per-

sistance de l'animisme de ses habitants qui avaient jusqu'alors résisté aux grandes vagues de conversion successives du monde turco-persan. Les Kafirs rouges comme on les appelait à l'époque finirent par être convertis de force à la fin du 19^{ème} siècle en masse. On baptisa alors le pays du nouveau nom de "*Nuristan*" sobriquet qui prévaut jusqu'aujourd'hui et qui signifie "*pays de lumière*" en référence aux peuples rebelles tout juste convertis.

Le Nuristan constitue aujourd'hui l'une des provinces de la république islamique d'Afghanistan située le long de la ligne Durand (frontière avec le Pakistan) au Nord de Jalalabad. C'est de l'autre côté des cols frontaliers, côté pakistanais, que se situent les trois vallées Kalash : *Birir, Rumbur et Bumburet*.

Les illustrations des hauts des pages *Thema* ("*relève-moustaches*" aimous) sont extraits du livre "*Un voyage chez les Aïmou-Hokkaido-1938*" de Arlette et Andrée LEROI-GOURHAN, paru aux Edts. Albin Michel en 1989.



Fils des chevaliers d'Alexandre

De nombreux éléments portent à penser que les Kalash constitueraient des descendants d'Alexandre : on sait que les caravanes du conquérant sont passées dans la région et auraient pu laisser certains groupes qui seraient restés s'installer sur place. La présence des chevaux sur tous les autels Kalash alors que l'animal est aujourd'hui absent des vallées constitue un autre facteur proba-



©Ocho Datchary

Danse traditionnelle du festival Joshi

toire. Les traits physiques des Kalash aussi portent à penser qu'il y ait pu y avoir une filiation avec des peuples européens : cheveux blonds et pupilles bleutées ne sont pas chose rare. Quant à la langue, elle est incluse dans la grande famille des langues indo-européennes.

Une chose est sûre : la coopération grecque est aujourd'hui très active dans les trois vallées et c'est grâce à celle-ci que le *Kalash Dur*, la maison communautaire Kalash qui regroupe un musée vivant, une bibliothèque et une centre de formation ont pu voir le jour en 2006.

Quand à la filiation avec les chevaliers d'Alexandre, longtemps mise en avant par certains voyageurs ; elle tient difficilement à l'exercice anthropologique. En effet, les études récentes d'universitaires portent à croire que les Kalash sont probablement issus du mélange entre plusieurs peuples d'Asie centrale et du Sud.

A ce propos la similitude entre la coiffe traditionnelle des femmes Kalash et celle portée par les femmes Ladakhi (au Kashmir voisin) est frappante. La forme, le tissage et la façon de le porter sont strictement similaires, la seule distinction provenant du fait que la coiffe Ladakhi est arborée de turquoises alors que celle des Kalash est ornée de petits coquillages rapportés par des marchands et vendus à prix d'or depuis la lointaine Karachi. Les femmes Kalash portent en permanence une coupole de perles appelée *chuchut* à laquelle elles ajou-

tent une longue coiffe - appelée *Kupas* - semblable à celle des femmes Ladakhi lors des cérémonies saisonnières.

Un environnement rude et sauvage

A 2000 mètres d'altitude, les vallées sont accessibles depuis la ville de Chitral réputée pour ses matchs de Polo et l'artisanat traditionnel local. Chitral est aussi tristement célèbre auprès des services spéciaux de nombreuses capitales occidentales pour avoir été selon plusieurs sources un point de passage d'Oussama Ben Laden après le 11 septembre 2001.

Il faut environ deux bonnes heures de jeep sur une piste étroite et rocailleuse pour atteindre la principale des trois vallées : Bumburet. Les vallées sont libres d'accès pour les visiteurs après enregistrement auprès de la police de Chitral et paiement d'une taxe supposée servir au développement communautaire des vallées mais qui semble aux dires des Kalash plutôt servir à corrompre quelques anciens dans les vallées.

Le paysage est bucolique : des forêts de cèdres recouvrent les pentes autour des villages Kalash. Dans le creux de la vallée les maisons pour la plupart à l'architecture traditionnelle sont regroupées autour de la seule et unique piste qui remonte la vallée en suivant le torrent. Les pentes des montagnes de part et d'autre du fleuve sont raides : les cols les plus bas se situent à un minimum de 3000 mètres et il faut gravir ceux-ci pour pouvoir circuler d'une vallée à l'autre si l'on veut éviter la redescente en jeep en aval du torrent pour rejoindre les pistes menant aux autres vallées Kalash.

Du haut des cols surplombant les villages, on aperçoit le sommet du majestueux *Tirich Mir* qui culmine non loin de là à plus de 7000 mètres d'altitude.

Tout en haut de la vallée principale de Bumburet se situe un village appelé *Shirkanandeh* (littéralement : la maison des convertis) : c'est un village de réfugiés afghans (Nuristani). Ceux-ci sont venus s'installer dans cette contrée au climat rudimentaire par vagues successives vers la fin du 19^{ème} siècle puis au cours des années 80 et 90 alors que la guerre ravageait leur province voisine.

Les relations que ces anciens "*Kafirs*" devenus musulmans radicaux ont tissées avec les Kalash sont tendues et beaucoup de Kalash voudraient aujourd'hui voir ces réfugiés regagner leur terre d'origine.

La lente agonie d'une culture unique

La première chose qui frappe lorsque le visiteur pénètre les vallées Kalash, c'est la prédominance des musulmans. Ayant pu visiter d'autres communautés autochtones notamment aux Chittagong Hill Tracts du Bangladesh, je retrouve ici un sentiment de tension très similaire à celui que j'avais senti à Rangamati (la capitale Chakma aujourd'hui totalement contrôlée d'une main de fer par les colons Bengalis²).

Note :

² Voir Ikewan n° 58 "Autodétermination et nationalisme autochtone : le cas des Chittagong Hill Tracts", Oct. Nov. Dec. 2005.

Les similitudes entre les deux pays (qui de 1947 à 1971 ne faisaient qu'un) sont frappantes sur plus d'un point : chez les Kalash comme chez les Chakma, ce sont les musulmans qui font la loi. Je retrouve ce même sentiment d'annihilation, de frustration, de domination.

La grande majorité des quelques commerces présents dans les trois vallées sont contrôlés par des Chitralis (musulmans). L'électricité est ici présente à faible dose deux heures par jour, l'eau est directement captée dans les montagnes et il existe moins de cinq lignes téléphoniques réparties entre les trois vallées. La modeste industrie touristique regroupée autour de quelques hôtels et guest house est elle aussi dominée par les musulmans ou des Kalash convertis. Certains Kalash trouvent du travail dans ces structures qui ouvrent du printemps à l'automne.

Pas besoin de passer des années à étudier les Kalash pour comprendre que ceux-ci n'ont pas le sens des affaires : le troc était la seule monnaie d'échange jusqu'à très récemment (cinquante dernières années) et la vie pour la vaste majorité des Kalash s'articule encore aujourd'hui autour des activités traditionnelles : culture du blé et de légumes ainsi que pastoralisme en été ; réclusion en hiver autour des traditions de la vie Kalash quand le niveau de neige peut atteindre plus d'un mètre cinquante dans les vallées.

La gastronomie des Kalash s'articule principalement autour du pain obtenu avec les deux récoltes de blé annuelles, des fruits secs qui abondent dans les vallées (noix, abricots et mûres), du lait et de la viande que procure la chèvre, animal sacro saint dans la cosmogonie Kalash. Les gallinacés sont traditionnellement considérés comme impurs.

Un quotidien modelé par la tradition

Le mode de vie Kalash est entièrement régulé, comme chez l'ensemble des peuples autochtones, par un ensemble rationnel, ordonné et logique de règles et tabous.

La place des femmes notamment est particulièrement intéressante. La femme est considérée comme un être impur et l'homme se doit de limiter tous contacts avec sa partenaire.

Cependant, le parallélisme avec l'islam s'arrête ici. Les femmes Kalash tiennent un rôle important dans la société traditionnelle et beaucoup plus prépondérant que celui de leurs consœurs musulmanes. Les femmes Kalash sont libres de circuler hors du foyer pour aller au champ, peuvent saluer d'autres hommes et discuter. L'adultère bien que généralement réprimandé, n'est pas puni. La condition de la femme Kalash est décrite en détail par Akiko Wada,

japonaise tombée amoureuse de la culture Kalash et qui s'est mariée et a été intégrée dans la communauté pendant de nombreuses années³.

Une particularité concernant la place des femmes et qui persiste jusqu'à aujourd'hui tient à la présence du *Bashali*. Cette maison communautaire est réservée exclusivement aux femmes et les hommes en aucun cas ne sont autorisés à y pénétrer. Les femmes s'y retrouvent dans deux situations qui sont la période de menstruations et la période de l'accouchement (la mère reste recluse avec son enfant pendant une dizaine de jours).

Le *Bashali* constitue pour les femmes un espace où elles se retrouvent entre elles libres des tâches domestiques. La période d'isolement constitue aussi



Danse sur le toit d'une maison de torchis, vallée de Bumburet

aux yeux de tous un excellent exercice d'autonomisation pour le mari quand celui-ci ne se replie pas sur ses belles sœurs ou sa propre mère pour l'accomplissement des tâches domestiques.

Bien que cette particularité intéressante de l'organisation de la vie communautaire Kalash persiste encore aujourd'hui, la grande majorité des autres traditions de ce peuple sont actuellement soit totalement éteintes, soit en voie de l'être. Au cœur du cauchemar Kalash se situe la question des conversions à l'islam.

“Si ton enfant ne reçoit pas la révélation divine, alors il ira en enfer”

La raison pour laquelle les Kalash sont aujourd'hui si peu nombreux ne tient pas uniquement au fait que le taux de mortalité infantile dans les communautés ainsi que l'accès aux soins de base soient parmi les plus alarmants du pays.

La plus grande menace provient des Mollahs prosélytes qui se sont installés en nombre dans les vallées. Les Kalash ayant très peu vu aucune emprise sur la vie politique des trois vallées, ce sont les colons

Note :

³ Le récit de sa vie parmi les Kalash peut être lu dans “*Kalasha : their life and tradition*”, Sang-e-Meel Publications, 2003.



Chitrali qui dominent aujourd'hui la politique et l'économie des communautés Kalash. Ceux-ci ont en outre construit très tôt des mosquées un peu partout où l'appel du muezzin résonne au travers de la vallée cinq fois par jour.

Bien que beaucoup moins rigide en termes de dogme ou de pratiques rituelles en comparaison avec l'islam, la religion Kalash n'en est pas moins riche en termes de célébrations, sacrifices et autres rituels propitiatoires. De l'avis de beaucoup, les personnes ayant à ce jour le mieux retransmis toute la richesse de la vie et de la religion Kalash restent un couple d'ethnologue lyonnais : Jean Yves Loude et Michèle Lièvre⁴ qui ont consacré dans les années 80 plusieurs années de leur vie à l'étude et le partage de la vie Kalash dans la vallée de Bumburet.

Comme dans la plupart des religions animistes, c'est une tradition orale qui régit la cosmogonie Kalash. Aujourd'hui encore, la langue Kalash n'est toujours

les Shaman transmettent l'histoire de leur peuple à leurs descendants.

Le Shaman assume en outre un important rôle de régulation des mariages selon un système très élaboré visant à éviter les problèmes de consanguinité. Alors que le reste de la population du pays s'élevant à plusieurs dizaines de millions d'individus privilégié en priorité le mariage entre cousins germains, le rôle des Shaman Kalash vise au contraire à s'assurer qu'il n'y ait pas de mariage entre les deux même familles pour un minimum de cinq générations⁵.

Bien que le rôle des Shaman dans la société contemporaine Kalash ait fortement perdu de son influence, le contrôle de la consanguinité reste toujours très vivant de l'aveu de nombreux membres de la communauté.

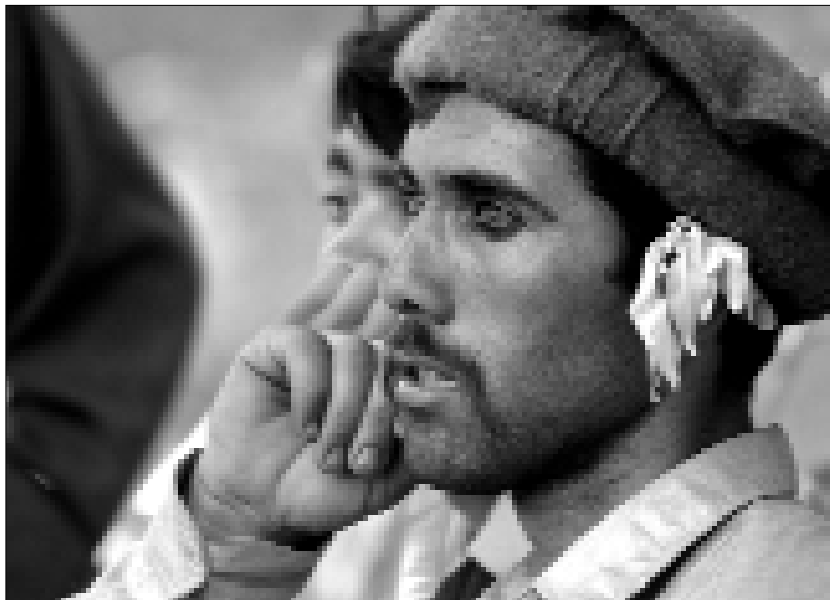
Notons en parlant du mariage Kalash que celui-ci repose sur le principe de libre choix⁶ chose totalement inconcevable dans le monde du fondamentalisme religieux omniprésent dans le reste du pays.

Le prosélytisme islamique dans les vallées Kalash se divise en deux catégories : on distingue d'un côté ce que l'on appellera le prosélytisme mou ("*soft proselytism*") par analogie avec le "*soft law*") et le prosélytisme dur ("*hard proselytism*").

Le prosélytisme mou se caractérise par l'ensemble des facteurs qui en soit ne constituent pas une directe et volontaire incitation à la conversion. Cependant, la combinaison de ces facteurs sur une longue période de temps et plus spécialement appliqués sur une période de fragilité psychologique et/ou de remise en cause de l'individu participe à faire chavirer un certain nombre de jeunes Kalash. Etablir une liste exhaustive de ces facteurs serait chose impossible tout d'abord pour la simple raison que différents facteurs produisent des résultats différents chez chaque individu.

De l'aveu d'un jeune Kalash éduqué au niveau universitaire et devenu aujourd'hui guide au Kalashdur, un contact prolongé avec le monde extérieur associé avec une coupure avec la communauté constituent presque systématiquement les causes des conversions. Un Kalash partant étudier à Peshawar, Islamabad, Lahore ou Karachi, sera harcelé de questions sur la nature de sa religion, on lui demandera pourquoi celui-ci ne croit pas en Dieu, pourquoi il ne prie pas à la mosquée et au mieux il sera pris pour un iconoclaste païen, au pire un infidèle citoyen de seconde zone.

Le prosélytisme dur, lui, se caractérise par un comportement beaucoup plus agressif par lequel un certain nombre de gratifications et autres promesses d'une vie présente ou future bien meilleure sont proposés avec la conversion. Inversement un certain nombre de menaces en cas de refus sont proliférées. Le jeune guide du Kalashdur nous cite l'exemple des mères Kalash qui vont aujourd'hui pour la plupart présenter leur nouveau né au Mollah afin que celui-ci puisse donner la "*révélation*" au bambin.



Le seul élément permettant aujourd'hui de distinguer les hommes kalash est l'absence du port de la barbe par ceux-ci

pas formellement transcrite graphiquement. Le dilemme repose notamment autour de la question du choix de l'alphabet arabe (comme c'est le cas pour la première langue nationale, l'ourdou) ou romain (comme l'anglais qui est aussi langue nationale).

Les gardiens de ce savoir oral sont les Shamans (*Nanga Dehar* ou *Betaan*) qui assument un rôle clé au sein des communautés. Ceux-ci possèdent des connaissances médicales de base et s'appuient sur la magie et les sacrifices pour délivrer les patients du mal qui les atteint. Comme l'explique Akiko (op.cit.) dans son ouvrage, il n'est pas rare qu'une chèvre soit sacrifiée dans la demeure où l'individu est affecté par un mal particulier.

Les Shamans sont aussi en possession de l'histoire du peuple Kalash : c'est eux qui lors des longues soirées d'hiver ainsi que lors des festivals saisonniers rituels dans les trois vallées rappellent les grandes dates et épopées de leur peuple. C'est par la déclamation en publique de leurs connaissances que

Notes :

⁴ Un certain nombre d'ouvrages ont été publiés séparément et en commun par chacun des deux auteurs. La référence reste "*Solstice païen : fêtes d'hiver chez les Kalash du Nord-Pakistan*", Presses de la Renaissance, Paris, 1984.

⁵ Le nombre de générations mentionnées varient selon les sources entre 5 et 7.

⁶ Voir encadré pages 8 et 9 sur le festival du printemps "*Joshi*" pendant lequel les adolescents doivent choisir leur futur(e) partenaire.